PARLONS NHEENGATU

Une langue tupi du Brésil

© L'Harmattan, 2010
5-7, rue de l'Ecole polytechnique ; 75005 Paris

http://www.librairieharmattan.com
diffusion.harmattan@wanadoo.fr
harmattan1@wanadoo.fr

ISBN : 978-2-296-13259-7
EAN : 9782296132597

Ozias Alves Jr.

PARLONS NHEENGATU

Une langue tupi du Brésil

L'Harmattan

L'auteur

Ozias Deodato Alves Jr est né le 8 avril 1970, à Santos, le plus important port du Brésil, dans l'État de São Paulo.

Journaliste résidant à Biguaçu, à 17 kilomètres au nord de la capitale de l'Etat de Santa Catarina, au sud du Brésil, Alves est le fondateur de deux journaux régionaux, *Biguaçu em Foco* (www.jbfoco.com.br) et *São José em Foco* (www.sjfoco.com.br).

Parlons nheengatu est son premier livre. Ses écrits ont été seulement publiés dans des journaux. Entre eux, figurent :

« Breve História de Biguaçu ». Édition spéciale du journal *Biguaçu em Foco* (1998)

« Biguaçu : 250 anos de História ». Édition spéciale du journal *Biguaçu em Foco* (1999)

« Personalidades de Biguaçu » (2000). Publié en chapitre dans le journal *Biguaçu em Foco.*

Breve Dicionário do Heavy Metal da Grande Florianópolis (1978-2002). Site www.bigua.com.br.

« Saga dos Deuses Guaranis ». Journal *Biguaçu em Foco.* (2001 et 2010)

Contacts avec l'auteur : ozias@jfoco.com.br.

ABRÉVIATIONS

Litt.	littéralement.
Trad.	traduction.

Dédicace et remerciements

Ao meu grande amigo, professor Carlos Amaral Freire, de Florianópolis, capital de Santa Catarina, sul do Brasil, poliglota que estudou 120 idiomas até o presente momento. Sem sua orientação, livros e ensinamentos, esta obra não seria possível.

Ao homenagear o profº Freire, não posso deixar de citar sua esposa, dª Veroni, todos seus filhos e netos.

Meus efusivos agradecimentos a minha querida mãe, Ivonilde Maria Baixo, que deixou aos seus filhos o exemplo do trabalho perseverante, do amor a tudo que é nobre e direito e principalmente ao amor à sabedoria.

Ao meu irmão Décio Baixo Alves, homem da vida prática e um literal guerreiro que, com o qual enfrentamos muitas jornadas, aos meus sobrinhos José Gabriel, Rodriguinho, Pedrinho e Maria Eduarda.

Agradecimentos a minha esposa Adriana, minha irmã Rosimara, a seu esposo Rodrigo, a seu Carlos, dª Dirce, à Cinthia, Murilo e à Carline (what ? ! !)

Não posso esquecer de mencionar meu grande amigo, Manhal Kasouha, hoje o tradutor juramentado de árabe de Santa Catarina e, por extensão, a sua esposa Luciana, à dª Miriam e a Jeber (al walad).

É impossível citar todos os amigos e conhecidos, mas saibam que não os esqueci. Aqui vai meu agradecimento pela amizade e carinho.

Não nasci no berço de uma família que me custeasse uma temporada na Europa para estudar na França. Mas diz o ditado : "quem não tem cachorro, que cace com o gato". Se não é possível ir à França, mas um pedaço da França estava na Aliança Francesa de Florianópolis.

Assim, sem ter cachorro, cacei com o gato. Se tenho alguma cultura, certamente grande parte dela foi cimentada pelos anos em que estudei na Aliança Francesa. Lembro com carinho do ex-diretor Michel Parvéry e das professoras Maria José e Françoise.

E o agradecimento especial vai ao grande amigo, o sr. Michel Malherbe. Sem nos conhecer pessoalmente, Monsieur Malherbe apoiou o projeto da redação "Parlons Nheengatu". Vale lembrar que o francês não é minha língua materna. Mesmo assim encarei o desafio e sr. Malherbe concedeu-me essa chance, ao qual serei eternamente agradecido.

Sinto-me orgulhoso de ter dado uma grande contribuição à espetacular coleção COSMOPOLITA "Parlons", que expressa o amor à diversidade, ao conhecimento, à cultura e ao mundo.

A mon grand ami, le professeur Carlos Amaral Freire, de Florianópolis, capitale de Santa Catarina, au sud du Brésil, un polyglotte qui a étudié 120 langues. Sans ses conseils, livres et enseignements, ce travail n'aurait pas été possible.

En l'honneur du professeur Freire, je ne peux manquer de parler de sa femme, Veroni et tous ses enfants et petits-enfants.

Merci à ma chère mère, Ivonilde Maria Baixo, qui a donné à ses enfants l'exemple de la persévérance, l'amour à tout ce qui est noble et juste, et surtout l'amour de la sagesse.

Mon frère Décio Baixo Alves, un homme de la vie pratique et *guerrier*, avec lequel je me suis fait de nombreux voyages, mes neveux, José Gabriel, Rodriguinho, Pedrinho et Maria Eduarda.

Merci à mon épouse, Adriana, ma sœur Rosimara, à son mari, Rodrigo, à monsieur Carlos, Dircé, à Cinthia, Murilo et Carline.

Impossible d'oublier de mentionner mon bon ami, Manhal Kasouha, aujourd'hui, traducteur d'arabe de Santa Catarina et, par extension, à sa femme, Luciana, Miriam et à Jeber (*al walad*).

Il est impossible de citer tous les amis et connaissances, mais je ne les oublie pas. Merci à eux pour leur amitié et leur affection.

Je ne suis pas né dans une famille qui pouvait me payer des études en France. Mais comme le dit l'adage, « qui n'a pas de chien, chasse avec le chat ». Si vous ne pouvez pas aller en France, un morceau de France se trouve à l'Alliance française de Florianópolis.

Ainsi, sans chien, j'ai chassé avec le chat. Si j'ai quelque culture, certainement celle-ci a été cimentée au fil des ans quand j'ai étudié à l'Alliance française. Je me souviens avec émotion de l'ancien directeur Michel Parvery et des enseignants Maria José et Françoise.

Et merci à mon bon ami, M. Michel Malherbe. Sans qu'il me connaisse personnellement, il a soutenu le projet d'écrire *Parlons nheengatu*. Rappelez-vous que le français n'est pas ma langue maternelle. Pourtant, il a relevé le défi et m'a donné cette chance, dont je lui suis éternellement reconnaissant.

Je suis fier d'avoir apporté ma contribution à la spectaculaire collection Parlons qui exprime l'amour de la diversité, la connaissance, la culture et le monde.

AVANT-PROPOS

En ouvrant ce livre, le lecteur n'y trouvera pas seulement l'histoire du **nheengatu,** une langue exotique du fond de la géante et maintenant menacée forêt amazonienne, au Brésil, le plus grand pays de l'Amérique du Sud.

Ce livre raconte aussi l'histoire surprenante d'un peuple singulier : la grande tribu **Tupi**, Indiens cannibales.

Découvert par les Européens à partir de 1500, le Brésil, une terre unique à tous les égards, a été le théâtre de la plus grande guerre cannibale du monde, où les Portugais et les Français, avec l'appui des tribus indigènes alliées, se sont affrontés dans des batailles sanglantes pour la possession du pays.

Ce livre pose une question : peut-on dire que l'ancien **tupi** est une langue morte ? Le **nheengatu** est-il son « héritier » moderne ? Comme on le verra dans ce livre, le **nheengatu** ne se différencie pas radicalement du tupi ancien autant que le français de sa *linga mater*, le latin.

Ce livre pourrait inspirer des producteurs de cinéma. Apparemment, pour l'instant, aucun film ne raconte la grande aventure des Français au Brésil entre 1555 et 1567. L'histoire que les lecteurs liront ici comporte tous les éléments pour un film fantastique : le cannibalisme, la guerre, la rivalité des religions, le sexe, les intrigues, l'humour noir, l'héroïsme, des hommes singuliers, etc.

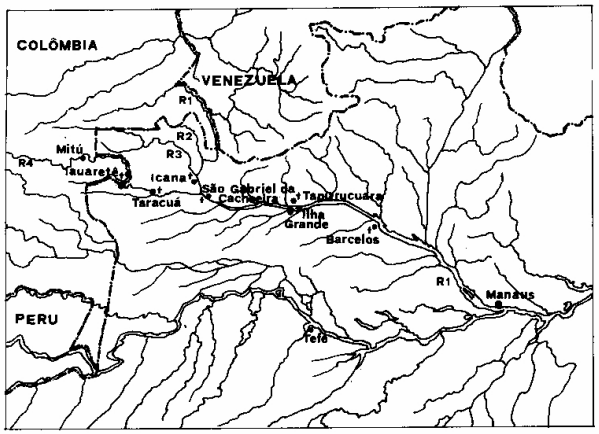
Grâce à la collection *Parlons*, on découvre le monde. Je vous invite à connaître l'histoire profonde du Brésil.

Le **tupi/nheengatu** est la racine profonde de la civilisation brésilienne. C'est aussi une partie du Brésil que la majorité des Brésiliens ne connaissent pas et les Français n'imaginent pas que leur pays a participé à cette aventure singulière.

Biguaçu, Santa Catarina, Brésil, le 10 mai 2010.

Ozias ALVES Jr

CARTE



Carte du Brésil. Au nord, le plus grand territoire, l'Amazone. (Google Images)

CHAPITRE 1

HISTOIRE DE LA LANGUE TUPI

Qu'est-ce que le nheengatu ?

Le **nheengatu** est la version moderne et l'héritier de l'ancienne langue **tupi**, déjà disparue, la langue générale du Brésil jusqu'au XVIII[e] siècle.

Le tupi n'existe plus, mais sa version nheengatu est parlée aujourd'hui dans l'Amazonie, au nord du Brésil, principalement dans la région de São Gabriel da Cachoeira, à la frontière de la Colombie et du Venezuela, dans le bassin du **Rio Negro**, un des affluents de l'Amazone. Il y a aussi des locuteurs de cette langue dans les pays voisins, le Venezuela et la Colombie.

Nheengatu vient de **nheen** (*langue* ou *parler*) et **gatu**[1] (*bon*). C'est la *langue bonne* ou le *parler bon*. Cette langue est connue sous plusieurs noms :

1) Nhangatu
2) Inhangatu
3) Ie'engatu
4) Nyengato
5) Nyengatú
6) Waengatu
7) Língua Geral da Amazônia (Langue générale de l'Amazonie)
8) Língua Brasílica (Langue brésilienne)
9) Tupi Amazônico (Tupi de l'Amazonie)
10) Tupi Moderno
11) Lengua geral (Langue générale, en espagnol, ainsi qu'elle est connue en Colombie et au Venezuela)

La grande question sur la langue **nheengatu** est de savoir si elle est une langue inventée ou un tupi simplifié par les prêtres jésuites.

Au Paraguay, l'unique pays de l'Amérique du Sud où une langue indienne est officielle et enseignée dans les écoles, le

1 On écrit aussi **katu**, qui aussi signifie *bon*.

guarani est aussi appelé **ñeengatu**[2]mais attention ce n'est pas le **nheengatu** de l'Amazonie. On utilise le même terme **nheengatu** pour souligner qu'il s'agit d'une *langue bonne*, en contraste avec les autres langues indiennes, « exotiques », difficiles, non parlées par la majorité, les **nheengaíba** (*langues mauvaises*, c'est-à-dire incompréhensibles).

Le **nheengatu** est parlé par environ 2.000 personnes au Venezuela, 3.000 en Colombie et 3.000[3] personnes au Brésil. Rappelons que la population totale du Brésil est estimée à 182 millions d'habitants, dont seulement 350.000 sont des Indiens (0,2% de la population du pays).

Il y a une controverse sur le nombre exact des locuteurs de cette langue. Le SIL (Summer Institute of Linguistics, une institution nord-américaine qui financie des études sur les langues minoritaires et/ou en voie d'extinction) estime le nombre de locuteurs au Brésil à 3.000, mais d'autres sources l'estiment à 30.000, selon Cláudio Ângelo, l'auteur de l'article « A Língua do Brasil » (La langue du Brésil), publié en décembre 1998 dans une des plus importantes revues des sciences et curiosités du pays, *Superinteressante*.

Nous pensons que le nombre le plus fiable est 3.000 locuteurs. La raison en est que la population totale de la municipalité de São Gabriel da Cachoeira, une région de 109.185 kilomètres carrés (plus que le Portugal), où habite la majorité des locuteurs de **nheengatu**, est peuplée seulement par 41.885 habitants (chiffre de 2009, de l'Institut brésilien de géographie et statistiques).

Dans cette municipalité de la taille d'un pays, au milieu de la grande forêt amazonienne, la population parle 23 langues différentes[4], sans compter le portugais. S'il y a 30.000 locuteurs de nheengatu dans une population totale de 41.885 âmes (dont 85% d'origine indienne), il ne reste que 11.000 locuteurs pour les 22 autres langues. Comme le **nheengatu** est une langue en voie

2 Dans la langue portugaise, le son nasalisé **ñ** est écrit **nh**.

3 http ://www.ethnologue.com/show_language.asp ?code=yrl

4 Quelques langues parlées dans la région de São Gabriel da Cachoeira : Arapaço, Baniwa, Barasana, Baré, Desana, Hupda, Karapanã, Kubeo, Kuripako, Makuna, Miriti-tapuya, Nadob, Pira-tapuya, Siriano, Tariano, Tukano, Tuyuka, Wanana, Werekena et Yanomami.

d'extinction, pour des raisons que nous évoquerons à la fin de ce livre, le nombre de 30.000 locuteurs semble très exagéré. C'est pour cela que le nombre du Summer Institute, qui a publié un catalogue documenté sur les langues minoritaires du monde, l'*Ethnologue*. (www.ethnologue.com), est le plus fiable.

La municipalité géante de São Gabriel da Cachoeira, fondée officiellement en 1668, un « pays » dans ce continent appelé Brésil, est connue comme la région ayant le plus grand nombre de langues minoritaires de l'Amérique du Sud. C'est la première au Brésil à officialiser des langues minoritaires. Dès le 22 novembre 2002, par la loi 145/2002, le **nheengatu**, le **baniwa** et le **tukano** sont, avec le portugais, les langues officielles de la municipalité de São Gabriel da Cachoeira.

Les Indiens du Brésil parlent 170 langues différentes, dont les principaux groupes linguistiques sont le **tupi**, le **jê**, l'**aruak** (arawak) et le **karib** (caraïbe). L'Amazonie est la région du Brésil où habitent la plupart des tribus indigènes du pays, soit 54 peuples.

Pour étudier le nheengatu, on doit se plonger dans l'histoire de la langue **tupi**. Sans cela, il n'est pas possible de connaître la dimension de la langue dans la formation du Brésil et l'origine du **nheengatu**.

Qu'est-ce que le tupi ?

Le tupi est l'ancienne langue du Brésil, disparue au XIX^{e} siècle. C'est une « langue morte » qui n'a plus de locuteurs de nos jours.

Mais il y a une controverse : la différence entre le tupi ancien et le moderne **nheengatu** n'est pas aussi grande que celle du français avec le latin. Certains auteurs ne considèrent pas le tupi comme une langue morte et affirment que le **nheengatu** est son héritier légitime. D'autres auteurs font la distinction et ne considèrent pas le **nheengatu** comme le tupi d'autrefois, bien que le moderne **nheengatu** ait incorporé des vocables d'autres langues indiennes d'Amazonie.

Malgré tout, on doit préciser qu'une langue morte est celle qui n'est plus parlée désormais, mais dont il reste des documents écrits. Dans le cas du tupi, il reste même une grammaire très élaborée qui

a permis de reconstituer la langue ancienne avec une certaine précision.

En revanche, le terme « langue éteinte » ne peut pas caractériser le tupi, parce que cela signifierait que la langue ait complètement disparu : ni locuteurs, ni documents attestant ce qu'elle était. Ce n'est pas le cas du tupi, bien qu'il n'ait pas été une langue de « culture » ; ce terme se rapportant à une langue avec une littérature dans plusieurs domaines pendant une longue période.

Le tupi a été essentiellement une langue orale. La littérature produite dans cette langue est rare et provient essentiellement des prêtres jésuites, dont pourtant ce n'était pas la langue maternelle. Les Indiens eux-mêmes, locuteurs natifs, n'ont pas laissé de littérature. Une lettre, trouvée au XX^{e} siècle dans des archives hollandaises, est célèbre parce qu'elle est l'un des rares documents écrits en tupi par un Indien. Elle fut envoyée à un cousin pour le convaincre de lutter en faveur des Portugais contre les Hollandais, envahisseurs du nord-est du Brésil au XVII^{e} siècle. On présentera cette lettre dans le chapitre 3 de *Conversation courante*.

Nous ne sommes pas en train de dire, de manière indirecte, qu'il y a des peuples « importants » et d'autres qui ne le sont pas. Non. Chaque peuple a une richesse. La différence est qu'il y a des peuples qui n'utilisent pas l'écriture, jusqu'aujourd'hui. Les cultures essentiellement orales dépendent de la mémoire, méthode problématique, et d'innombrables peuples ont disparu sans que les richesses de leur culture soient connues par le monde faute de documentation écrite.

Les Tupis ont été un peuple de cannibales, de culture orale, non cultivés, mais ils sont la racine de la culture et de la civilisation du Brésil de nos jours.

Mais, s'il vous plaît, ne pensez surtout pas que les Brésiliens d'aujourd'hui sont encore des cannibales !

Langue « classique »

Est-il correct de dire que le tupi est une langue "morte" s'il y a encore quelques parlers modernes qui descendent de l'ancien idiome indien du Brésil ? La différence entre le tupi ancien et ses "descendants" peut se comparer avec les « fils » modernes du latin

que sont le français, le portugais, l'italien, l'espagnol, le roumain, entre autres.

Les descendants modernes de l'ancien tupi n'ont qu'un nombre très réduit de locuteurs dans l'univers des 182 millions de Brésiliens de 2009.

On peut aussi dire que le tupi est une « langue classique ». Classique parce qu'elle a contribué à la formation d'une civilisation, la civilisation brésilienne, tout comme le latin, le sanscrit et le grec ancien ont été très importants pour l'Europe et l'Inde.

Le tupi est la racine la plus profonde de la nationalité, la culture et la civilisation brésiliennes. C'est le langage qui a contribué à l'identité du pays.

L'origine

L'origine de cette langue est un mystère. On croit qu'elle a plus de 2.500 ans ; le groupe ancestral du peuple tupi aurait émigré de l'Amazonie vers le littoral brésilien vers le deuxième siècle avant Jésus-Christ[5].

Selon le professeur de l'université de Brasília, Aryon Dall'Igna Rodrigues[6], l'autorité mondiale en ce qui concerne les langues indiennes brésiliennes de nos jours, on ne sait pas exactement le nombre de locuteurs du tupi dans la période coloniale[7] du Brésil (1500-1822), mais il a néanmoins observé ceci : « *Aos poucos estamos conhecendo sua real extensão*[8] » (Petit à petit, on est en train de connaître sa réelle extension).

---

5 Hypothèse de l'archéologue Eduardo Neves, de l'USP (Université de São Paulo).

6 Auteur du livre *Línguas Brasileiras — Para o Conhecimento das Línguas Indígenas* (Langues brésiliennes. Pour la connaissance des langues indiennes) Edições Loyola, São Paulo, Brésil. 1994/2002.

7 Avant l'indépendance politique le 7 septembre 1822, le Brésil a été une colonie du Portugal.

8 Article : « A Língua do Brasil » (La Langue du Brésil) de Cláudio Ângelo. Revue : *Superinteressante*, décembre 1998.

Résurrection d'une langue

Presque totalement oubliée, la langue a commencé à revivre principalement dans les années 1930, avec la récupération des anciens manuscrits de cet idiome laissés par des prêtres jésuites. Dans les années 1930, on a vu la création de l'USP (Université de São Paulo), la grande université de la métropole du pays, et aussi l'implantation d'un département de langue tupi dans cette institution.

Le passé

Aryon remarque que, dans la période coloniale, le peuple parlait tupi et la classe dirigeante (les autorités, les "bourgeois" des villes urbaines et ceux qui avaient un contact commercial avec le Portugal) était lusophone[9]. Les locuteurs du portugais étaient une minorité au début de l'histoire du Brésil colonial.

Au début du XVII[e] siècle, à cause des guerres et des maladies, le nombre de locuteurs du tupi à Rio de Janeiro, Olinda (Pernambuco) et Salvador (Bahia), les trois villes les plus importantes de la côte du Brésil, a été réduit drastiquement, tandis que le portugais y dominait à cause de l'immigration des colons venus du Portugal et de l'introduction intensive d'esclaves africains.

Mais, dans les autres régions du Brésil, São Paulo au sud et Pará au nord, c'est seulement à la fin du XVIII[e] siècle, que le portugais devient l'idiome de la majorité.

Contributions

Les Français appelaient la langue portugaise du Brésil le brésilien. C'est correct parce que le portugais brésilien, outre des innovations phonétiques, lexicales et autres changements que subissent toutes les langues au cours du temps[10], a incorporé dans

9 Lusitanie était l'ancien nom du Portugal. *Lusophone* signifie *locuteur de la langue portugaise*.

10 Comparer avec le français du Québec ou l'afrikaans, le néerlandais de l'Afrique, entre autres exemples.

son vocabulaire environ 10.000 mots du tupi, selon l'estimation de Alfredo Bosi[11], l'un des grands spécialistes de littérature du Brésil.

Selon Aryon Dall'Igna Rodrigues, sur un échantillon de mille noms d'oiseaux du Brésil, un tiers est d'origine tupi[12].

Evidemment le portugais brésilien devint presque une autre langue pour les Portugais du Portugal. S'ils n'ont pas vécu au Brésil, ils ne comprendront pas des phrases comme :

- Ele me deu uma cutucada. *Il m'a piqué*. (**cutucada** vient du tupi **kutuk** : piquer légèrement, sans faire de blessure évidente).

- A comunidade realizou um mutirão. *La communauté a réalisé un travail collectif.* (**mutirão** vient de **motirõ** *travail collectif*).

- Eu não gosto de pirão. *Litt. Il ne me plaît pas le "pirão"* (**pirão** vient de **pirá** (*poisson*) et **ão** terminaison équivalente au français *on*. Le **pirão** est composé de farine de manioc qu'on peut manger avec du poisson. C'est la racine du substantif.

- Chega de nhen nhen nhen ! *Cessez de parler, parler, parler !* (**nhen** vient de **nheen** (*parler* en tupi).

- Chorar as pitangas. *Pleurer les pitangas*. C'est un fruit typique du Brésil de couleur rouge. "Pleurer les "pitangas" c'est pleurer jusqu'aux larmes, laissant les yeux rouges. Cette expression s'emploie au nord du Brésil.

- Caiu um toró. *il a beaucoup plu*. **Toró** vient de **tororó**, *jaillir* (pour l'eau)[13].

- Ele foi prá cucuia. *Il est entré en décadence*. **Cucuia** signifie *décadence* en tupi.

- Aquela mulher é uma velha coroca. *Cette femme est une vieille qui marmotte*. (**coroca** vient de **kuruk** qui signifie « marmotter »).

- Ele me deu um soco. *Il m'a donné un coup de main*. **Soco** vient de **sok**, qui est donner un coup de main avec la main fermée.

---

11 Article : « A Língua do Brasil », *op. cit.*

12 Nataniel dos Santos Gomes. *Síntese da Gramática Tupinambá.*

13 Le spécialiste en tupi, Eduardo de Almeida Navarro, racconte qu'il y a une musique du folklore de São Paulo dont le premier vers est : « *Eu fui no Itororó, beber água e não achei* ». **Itororó** signifie *tuyau de fontaine* (avec abondance d'eau).

Si vous donnez des coups avec la main ouverte, c'est-à-dire avec la paume de la main, **soc** devient **petec**. Ce mot **petec** est à l'origine de **peteca**, un jeu d'enfants avec un petit sac de sable avec des plumes. Ainsi le volant est un jeu qui vient des Indiens brésiliens…

- O porco está sapecado. *Le porc est flambé*. **Sapec** en tupi signifie *flamber*.

- Ele tem catapora. *Il a la maladie de "catapora*". **Catá** vient de **tatá** (*feu*) ; **porá** est *marque* ou *empreinte* : **catapora** est l'infirmité qui produit des *marques de feu* (couleur rouge, comme le feu) sur le visage.

- Não fique jururu. *Ne soyez pas triste*. **Jururu** vient de **aruru**, *triste*.

- Eu estou na maior pindaíba. *J'ai beaucoup de problèmes financiers*. Selon le spécialiste en tupi, Eduardo de Almeida Navarro, le mot **pindaíba** vient de **pindá** (*hameçon*) et **'yba** (*bâton*) ; c'est-à-dire *bâton pour pêcher*. Dans le Brésil de l'Antiquité, quand le peuple avait des problèmes financiers (**pindaíba**), outre l'agriculture, les gens pêchaient dans les fleuves proches pour avoir plus de nourriture et pour tenter d'avoir un extra en vendant les poissons au marché ou dans les foires.

- Meu filho começou jogando no time mirim do Vasco da Gama. *Mon fils a commencé à jouer* (football) *dans l'équipe des enfants de Vasco da Gama*[14] (**mirim** signifie *petit*). Par analogie, signifie aussi *enfants* : **mirim** est un des mots tupi les plus utilisés dans la géographie et le portugais populaire du Brésil.

- Cavalo velho gosta de capim novo. *Cheval vieux aime foin neuf*. Les Brésiliens n'imaginent pas que **capim** (sorte de foin) est un autre mot tupi incorporé au vocabulaire du portugais brésilien. *Cavalo velho gosta de capim novo* est un dicton usité par des hommes d'âge mûr pour expliquer pourquoi ils épousent des femmes très jeunes.

Les exemples sont multiples. Le tupi a contribué en grande partie aux noms de villes, faune, flore, fleuves... du Brésil d'aujourd'hui.

14 Vasco da Gama est une équipe très connue de football du Brésil rivale du Flamengo.

Si vous voyagez au Brésil, vous vous confronterez à des milliers de mots non portugais. Le tupi est la deuxième langue qui a contribué aux noms géographiques au Brésil. Quelques exemples :

- Pindamonhangaba (De **pindá** (*hameçon*), **monhang** (*faire*) et **aba** (*lieu*) = *Lieu où se font des hameçons*). Ville de l'État de São Paulo.

- Itaúna. De **ita** (*pierre*) et **una** (*noir*). C'est donc *pierre noire*, nom d'une ville.

- **Itu** et **Ituporanga** (*Chute d'eau* et *belle chute d'eau*), villes.

- Maracanã (oiseau). **Maracanã** est le nom du plus important stade de football du Brésil, situé à Rio de Janeiro, ancienne capitale du Brésil.

- Jabaquara (nom d'une station de métro à São Paulo) signifie *grotte des Indiens fuyards*.

Il y a aussi des noms géographiques d'origine tupi, mais plus difficiles à reconnaître du fait de changements de prononciation. Des exemples :

- Camboriú- De **Kamuri + y** (Fleuve des poissons lupassons), situé à Santa Catarina, au sud du Brésil.

- Embuguaçu (**embu** vient de **guambý=** *enclos* et **guaçu=** *grand*. Alors, *grand enclos*). Ville voisine de São Paulo.

Il y a des mots du tupi qui, dans le portugais parlé au Brésil de nos jours, ont le sens originel mais aussi un autre parce que les langues évoluent au cours du temps.

- pereba signifie *blessure*. C'est un mot très populaire au Brésil. **Pereba** signifie aussi quelqu'un qui est un désastre au football, qui joue comme s'il y a beaucoup de **pereba** dans les pieds.

- perereca est une sorte de grenouille. Le mot vient de **pererek** (*sauter*). Oui, les grenouilles sautent. Le mot **perereca**, pour une raison qu'on ignore, signifie aussi *vagin* dans l'argot du portugais brésilien.

Dans le folklore brésilien, il y a la légende du **Saci-Pererê**, un gamin avec une seule jambe et qui fait des malices. La légende est

tupi, mais le Saci-Pererê est arrivé de nos jours comme un gamin noir, c'est-à-dire un afro-descendant.

Pererê c'est la prononciation un peu déformée de **pererek** (*sauter*). Il est évident que quelqu'un qui n'a qu'une jambe, se meut en sautant (**pererek** ou **pererê**).

Au Paraguay, l'unique pays de l'Amérique où une langue indienne est majoritaire et traitée avec respect, il y a aussi la légende du gamin qui saute. Ils l'appellent **Jacy-Jatere**. Une autre curiosité, celui-ci n'est pas représenté comme un gamin noir. Ci-dessous l'image du Jacy-Jatere dans un livre d'enseignement de langue guarani publié au Paraguay dans les années 1980. Le livre s'appelle *Guarani Peteiha*, de Pedro Moliniers (*in memoriam*), publié par Editorial Shicá.

Jasy Jatere du Paraguay.

- Suruba. A propos de ce mot très intéressant, d'origine tupi, incorporé au vocabulaire du portugais parlé au Brésil, on doit parler de Jânio Quadros (1917-1992), le président du Brésil qui a démissionné le 25 août 1961 ; épisode qui a eu des conséquences funestes pour le Brésil, avec un coup d'État et une dictature militaire de 1964 à 1985.

Jânio Quadros a fait cette bêtise, mais une autre aurait pu être faite au cours de l'année 1961, quand il est arrivé au pouvoir.

Geneton Moraes Neto, un journaliste du programme de télévision Fantástico, un des plus connus du Brésil, a fait une interview avec un ex-gouverneur de Amapá, l'état brésilien qui fait frontière avec la Guyane française, territoire de France.

Avant de mourir dans les années 1990, ce gouverneur a appelé un journaliste pour lui raconter un secret : un jour, en 1961, il avait été appelé par le président Jânio Quadros, qui lui avait dit : « On va envahir la Guyane française ».

«Quoi ? Mais c'est une déclaration de guerre contre la France, monsieur le Président », a dit stupéfait le gouverneur d'Amapá à Jânio Quadros.

Mais l'invasion de la Guyane française n'a pas eu lieu parce que Jânio Quadros a renoncé à la présidence, pour des raisons dont les historiens débattent encore aujourd'hui.

Mais revenons au mot **suruba.** En 1982, Jânio Quadros avait été candidat à la mairie de São Paulo, la plus grande ville du Brésil, et en guise de propagande, il avait fait faire une affiche avec la phrase suivante : *« Jânio Quadros : este é SURUBA ! »*

En tupi ancien, **suruba** est le synonyme de *bon*. C'est-à-dire, *« Jânio est "suruba"/bon »*.Mais ce mot a pris une autre signification totalement différente. **Suruba** aujourd'hui signifie *orgie*.

La propagande politique de Jânio Quadro en utilisant le mot **suruba** a été une autre polémique provoquée par cet ex-président brésilien.

La mémoire du temps des Tupis

La première station de télévision du Brésil, fondée en 1950, s'appelait **tupi**[15]. Pourquoi ce nom ? Parce que l'entrepreneur, Assis Chateaubriand (1892-1968), l'avait choisi comme symbole de « l'essence » du Brésil.

Francisco de Assis Chateaubriand Bandeira de Melo (Assis Chateaubriand), brésilien dont la famille est d'origine portugaise et venue de Paraíba, au nord-est du Brésil, pensait vraiment[16] qu'il

15 Cette station de télévision a fonctionné jusqu'en 1980.

16 Selon son biographe, le journaliste Fernando Moraes, auteur du livre *Chatô : o Rei do Brasil* (Chateaubriand : Le Roi du Brésil) (1995).

descendait des **Caété**, Indiens locuteurs du tupi et cannibales qui ont mangé le premier évêque du Brésil, Dom[17] Pero Fernandes Sardinha[18]. Cet homme, rescapé d'un naufrage sur la côte nord-est du Brésil, atteignit une plage d'Alagoas, mais il eut le malheur de finir à la broche, en « barbecue ».

Les Tupis évoquent aussi l'idée d'une époque de cannibalisme, de guerres, la nudité, le sexe, des fêtes, l'ivresse, etc.

Chaque peuple évoque ses ancêtres. Les Français ont les Celtes, les Anglais les Anglo-Saxons. Les Celtes et les Anglo-Saxons sont représentés comme des chevaliers chevelus et nobles. Les Brésiliens ont leurs Tupis anthropophages, nus et féroces.

« Indien » évoque l'idée d'un peuple primitif et sans culture. Dans les années 1930, quand le fameux anthropologue belge Claude Lévi-Strauss (1908-2009) discutait en Europe avec un diplomate brésilien de son projet d'étudier des Indiens, celui-ci lui avait rétorqué : « heureusement il n'y a plus d'Indiens au Brésil ».

Les Brésiliens sont-ils fiers des anciens Tupis ? Oui et non, mais il est intéressant de noter que beaucoup de Brésiliens d'aujourd'hui ignorent l'histoire de cannibalisme des Tupis, mais il y a aussi une certaine sympathie pour la langue indienne.

La raison est simple. Beaucoup de villes, régions, lieux géographiques etc., obligent à rechercher leur signification dans une langue déjà éteinte il y a deux siècles.

Beaucoup de mots tupis nous sont parvenus avec une prononciation déformée et il est intéressant de constater que des « savants », qui ne connaissent pas la langue, se sont risqués à donner la signification de noms tupis seulement en consultant des dictionnaires. Plusieurs fois, on a donné des traductions complètement fausses et ces versions erronées ont survécu pendant des années.

---

17 « Dom» est un titre de respect, qui vient du latin *Domine* (« sieur » ou « monsieur »). L'ancienne noblesse portugaise et espagnole utilisait largement le titre « dom » pour distinguer l'autorité.

18 **Sardinha** est un nom de famille et aussi le nom d'un poisson populaire, la sardine.

Est-il possible de ressusciter le tupi ?

Au Paraguay voisin, la langue indienne guarani a vécu. Le peuple de ce pays est aujourd'hui bilingue en grande partie ; il parle l'idiome officiel espagnol et le guarani populaire.

Le Brésil aurait pu suivre le même chemin. Le tupi était la langue la plus diffusée au Brésil jusqu'au XVIII^{e} siècle, mais le gouvernement portugais en a prohibé l'usage, ce qui a eu pour résultat son extinction, sauf pour quelques Indiens qui vivent encore dans le pays. Comme on l'a déjà dit au début de ce livre, au Brésil il y a 350.000 Indiens (0,2% de la population totale du Brésil).

De nos jours, des chercheurs rêvent de la résurrection de la langue tupi au Brésil. L'exemple de l'hébreu est une source d'inspiration. Langue morte, à partir de 1948, avec la création de l'État d'Israël, l'hébreu fut ressuscité. C'est un cas unique dans l'histoire de la linguistique mondiale.

On peut se demander si c'est possible dans le cas du tupi.

Tout est possible si le peuple le veut. Il est évident que cette discussion n'a pas d'écho dans le Brésil d'aujourd'hui, dont l'opinion publique est préoccupée par d'autres sujets que celui de ressusciter une *langue morte* d'Indiens anthropophages.

« Policarpo Quaresma »

Mais il y a des gens qui ont initié un mouvement pour *ressusciter* la langue tupi comme Eduardo de Almeida Navarro, professeur de l'université de São Paulo (USP), la plus importante institution d'enseignement du pays.

La presse l'a appelé « Policarpo Quaresma ». *Triste Fim de Policarpo Quaresma* est le nom d'un fameux livre de Lima Barreto (1881-1922), dont le personnage central du roman, l'ultranationaliste Quaresma, dans sa folie, défendait l'idée d'abandonner le portugais et de décréter le tupi comme *a língua oficial e nacional do povo brasileiro* (la langue officielle et nationale du peuple brésilien).